

Matthias
Schubert Erbkönig Goerne

Andreas Haefliger piano



FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

Erlkönig

- | | | | |
|----|--|--|------|
| 1 | | Im Abendrot D.799 - Karl Lappe | 4'15 |
| 2 | | Der Wanderer D.493 - Georg Philipp Schmidt von Lübeck | 5'22 |
| 3 | | Nachtviolen D.752 - Johann Mayrhofer | 3'34 |
| 4 | | Im Walde D.834 - Ernst Schulze | 5'18 |
| 5 | | Normanns Gesang D.846 - Adam Storck nach Sir Walter Scott
("The Lady of the Lake") | 3'06 |
| 6 | | Der Geistertanz D.116 - Friedrich von Matthisson | 2'01 |
| 7 | | Schatzgräbers Begehr D.761 - Franz von Schober | 3'25 |
| 8 | | An den Mond D.259 - Johann Wolfgang von Goethe | 3'15 |
| 9 | | Erlkönig D.328 - Johann Wolfgang von Goethe | 3'43 |
| 10 | | Am See D.746 - Franz Seraph von Bruchmann | 2'21 |
| 11 | | Alinde D.904 - Friedrich Rochlitz | 5'10 |
| 12 | | Widerschein D.949 - Franz Xaver von Schlechta | 4'33 |
| 13 | | Die Forelle D.550 - Christian Friedrich Daniel Schubart | 1'54 |
| 14 | | Der Fluss D.693 - Friedrich von Schlegel | 5'15 |
| 15 | | Abendröte D.690 - Friedrich von Schlegel | 3'51 |
| 16 | | Klage D.415 - Friedrich von Matthisson | 3'08 |
| 17 | | Der Strom D.565 - Anonymous | 1'29 |
| 18 | | Fischerweise D.881 - Franz Xaver von Schlechta | 2'57 |
| 19 | | Auf der Bruck D.853 - Ernst Schulze | 3'05 |

Matthias Goerne, baryton
Andreas Haefliger, piano

Le Roi des aulnes

Devant *Le Moine au bord de la mer* de Friedrich, cette silhouette perdue dans l'infini de la mer et du ciel, Kleist disait avoir les "paupières coupées" : plus de perspective, mais un seul premier plan, une texture dense et sans limite de nuages et de vagues. Plus de distance, mais une totalité qui vous entoure et vous aspire. Avec le *Roi des aulnes*, Schubert réussit le même dangereux miracle. Plusieurs compositeurs avaient déjà mis en musique la géniale et effrayante ballade de Goethe, écrite en 1782, et notamment Zelter, le musicien attitré du poète. Chacun avait pu y montrer son talent ou génie de conteur. Schubert, lui, brise la distance et ne raconte plus : dès les premiers accords, il nous met au centre de cette histoire épouvantable, à une proximité presque insoutenable des personnages. Nous sommes en 1815, Schubert a dix-huit ans. Un jour d'octobre, Josef von Spaun et Mayrhofer trouvèrent leur ami chez son père, abîmé dans la déclamation de cet *Erlkönig*, récit d'une chevauchée effrénée et fatale à travers la forêt et la nuit. Il en coucha sur le papier une première version et tous trois s'en allèrent l'essayer dans la salle de musique du Stadtkonvikt. Là se réunirent les amis fidèles de Schubert ainsi que son vieux maître Růžicka. Le lied stupéfia et fascina, et fut chanté à plusieurs reprises. Schubert lui-même reculait devant la difficulté de ce qu'il avait écrit. Comme dans *Gretchen am Spinnrade*, composé un an auparavant, premier emprunt à Goethe et sans doute premier chef-d'œuvre, la ballade avance tout entière sous un joug rythmique féroce et obsessionnel, un *ostinato* oppressant de presque impossibles triolets. Quatre voix se font successivement entendre dans les ténèbres de cette nuit d'horreur : le narrateur, le père, l'enfant et le roi. La multiplicité des voix et leur unité pourtant a quelque chose de vertigineux : elles semblent sourdre les unes des autres et l'identité de chacune n'est pas absolument définie. La ballade est brève, fulgurante : les violents accords dessinent une forêt lugubre, la chevauchée haletante, les battements précipités du cœur. Elle se précipite sans répit jusqu'au gouffre final, un récitatif d'un dépouillement glaçant : l'annonce de la mort de l'enfant est faite sans apitoiement, avec une neutralité énigmatique, redoublant la venimeuse ambiguïté du récit.

Ce que fixe une fois pour toutes cet *Erlkönig*, et d'emblée à son paroxysme, c'est la fuite en avant de l'âme toujours opprimée et toujours soupirante, ne renonçant jamais à espérer. C'est cette soif qui anime et porte la plupart des lieder de Schubert, qu'ils soient heureux ou malheureux, le sombre et hanté *Im Walde* comme le tendre *Alinde* et le pugnace *Auf der Bruck*. Le Wanderer descend des montagnes, suit les vallées et le rivage de la mer déchainée et se demande sans cesse : où aller ? "Là où tu n'es pas, là est le bonheur" s'entend-il répondre. Donc en avant, toujours en avant, à la recherche de cet endroit où l'on n'est pas, où l'on n'est plus. Car c'est dans la dissolution du moi dans le grand tout que se trouveront le repos et la fin du voyage. Dans un balancement surnaturel, *Am See* évoque la métamorphose tout aussi surnaturelle de l'homme en lac et la pluie d'étoiles lui tombant dans le cœur. La musique, si elle sait naturellement exprimer la *Sehnsucht*, a tout autant le pouvoir de la suspendre en de fugitifs instants, comme dans l'extatique *Im Abendrot*, où l'homme se noie dans les rayons ardents du couchant et la reconnaissance au grand créateur. Maints lieder, comme *Klage* ou *Der Strom*, nous parlent du contact perdu avec la nature et du désespoir engendré par cette perte. Une innocence primitive a été brisée et le romantisme tout entier est à la recherche de cette béatitude décrite par Saint-Preux dans *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau (lettre XXIII), à propos de ses vagabondages dans le Valais : "*Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté.*" À cette idylle, le XIX^e siècle de Schubert et Friedrich, à qui David

d'Angers attribuait l'invention de la "tragédie du paysage", opposa la passion douloureuse de la nuit et de la tempête, seuls moment où les tourments de l'âme coïncident avec la vie intense et mystérieuse des éléments. Fuyant l'éclat trop vif du soleil, il chanta la lune, que Madame de Staël appelait "l'astre des ruines". Avec quelle ferveur Schubert suit, dans *An den Mond*, l'évocation de Goethe, cette soudaine libération de l'âme au clair de lune et l'abandon, sous sa lumière plus clément, aux mystères insondables du cœur. Au printemps et à l'été, il préféra le triste automne et le sombre hiver. Chateaubriand, par la voix de René, appelait ces cataclysmes : "Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! (...) Un secret instinct me tourmentait : je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : "Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande." "Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie !" Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur."

Ossian, ses paysages de lune et de lande déserte, ses elfes et ses spectres, gouverne l'artiste de ces premières années du XIX^e siècle, cet Ossian que Goethe avait fait connaître à l'Europe dans son *Werther*. De cet univers, *Le Roi des Aulnes* avait été une géniale synthèse et c'est sur lui que s'était achevée pour Schubert une première année passée dans la lumière du poète. Le lied fut au départ de sa célébrité viennoise et c'est

légitimement qu'il en fit plus tard son opus 1. En 1816, le bon Josef von Spaun prit l'initiative d'écrire à Goethe pour lui faire connaître ce jeune compositeur qui l'admirait tant. Sans doute en attendait-il quelque aide déterminante en vue d'une publication, quelque protection, voire une invitation à Weimar. Il joignit un cahier contenant quinze compositions, des merveilles pour l'essentiel. Schubert n'espérait rien de cet envoi. Et, en effet, aucune réponse ne vint jamais. Quelques temps après, le cahier de lieder fut renvoyé à Spaun sans un mot. Les silences ne s'expliquent pas, mais sans doute l'envoi d'un jeune compositeur qui ne lui était pas recommandé n'a pas attiré l'attention du vénérable patriarche. En 1825 encore, Schubert envoya à Goethe deux exemplaires magnifiquement reliés de l'édition de trois lieder qui lui étaient dédiés (*An Schwager Kronos*, *An Mignon* et *Ganymed*). Celui-ci en nota la réception dans son journal mais, une fois encore, ne répondit pas. Les étoiles, si elles éclairent le chemin, ne descendent pas du ciel. Elles restent à leur place, qui est sans doute la meilleure, et se contentent de briller. Pourtant, quelque chose comme une reconnaissance vint après la mort de Schubert. En 1830 – Goethe avait alors quatre-vingts ans et mourut deux ans plus tard –, Wilhelmine Schröder-Devrient chanta pour l'illustre poète dans son salon de Weimar. À Vienne, elle avait été un Fidelio extraordinaire et Schubert l'avait beaucoup admirée. Le baryton Vogl les avait d'ailleurs présentés l'un à l'autre. Ce soir-là, elle chanta cet *Erkönig* que Goethe voulait ignorer depuis si longtemps. Il en fut très impressionné et ému. Il ajouta simplement qu'il lui semblait l'avoir déjà entendu.

CHRISTOPHE GHRISTI

Christophe Ghristi est directeur de la dramaturgie à l'Opéra national de Paris

Erlking

Viewing Caspar David Friedrich's *Monk by the Sea*, with its figure lost in the infinity of sea and sky, Kleist said he felt as if his 'eyelids had been cut away': no perspective, but a single foreground, a dense, limitless texture of clouds and waves. No distance, but a totality that surrounds and engulfs us. With *Erlkönig*, Schubert accomplished the same dangerous miracle. Several composers had already set Goethe's inspired and terrifying ballad, written in 1782, notably Zelter, the poet's 'official composer'. Each of them had displayed therein his talent or genius as a storyteller. But Schubert abolishes distance and no longer tells a story: from the very first chords, he places us at the centre of this dreadful tale, almost unbearably close to the protagonists. We are in 1815, when Schubert was eighteen. One day in October, Josef von Spaun and Mayrhofer found their friend at his father's house, absorbed in reading aloud this account of a frantic and fatal ride through the forest and the night. He wrote down an initial version and the three set out to play it through in the music room of the Stadtkonvikt. Schubert's faithful friends and his old teacher Růžicka assembled there. The song stunned and fascinated them, and was sung several times. Schubert himself shrank from the difficulty of what he had written. As in *Gretchen am Spinnrade*, composed a year earlier, his first Goethe setting and probably his first masterpiece, the entire ballad advances beneath a ferocious, obsessional rhythmic yoke, an oppressive ostinato of almost unplayable triplets. Four voices are heard in succession in the darkness of this night of horror: the narrator, the father, the child, and the Erlking himself. The multiplicity of voices and yet their unity has something vertiginous about it: they seem to spring from one another, and the identity of each is not defined absolutely. The ballad is brief, moving at lightning speed: the violent chords portray a gloomy forest, the breathless ride, rapid heartbeats. It races relentlessly to the final abyss, a chillingly bare recitative: the announcement of the child's death is uttered without compassion, with an enigmatic neutrality, intensifying still further the venomous ambiguity of the narrative. *Erlkönig* defines once and for all, and immediately at its very paroxysm, the headlong rush of the soul, always oppressed, always sighing, never renouncing hope. It is this yearning that drives and bears along most

of Schubert's lieder, whether they are happy or unhappy: the sombre, haunted *Im Walde*, the tender *Alinde*, the pugnacious *Auf der Bruck*. The Wanderer comes down from the mountains, following the valleys and the shoreline of the angry sea, and constantly asks: where to go? 'Where you are not, there is happiness', comes the reply. Then onwards, ever onwards, in search of that place where we are not, where we are no longer. For it is in the dissolution of the self in the Great All that rest and the end of the journey are to be found. In a supernatural swaying motion, *Am See* evokes the similarly supernatural metamorphosis of man into lake and the shower of stars that falls into his heart. Music, if it is naturally capable of expressing *Sehnsucht*, possesses equally the power of suspending that yearning in fleeting instants, as in the ecstatic *Im Abendrot*, where man is enveloped in the ardent rays of the sunset and gratitude to the Almighty Creator. Many songs, like *Klage* or *Der Strom*, evoke lost contact with nature and the despair engendered by that loss. A primitive innocence has been shattered, and the whole Romantic movement is in search of the bliss depicted by Rousseau in the passage of *La Nouvelle Héloïse* (letter XXII) in which Saint-Preux describes his wanderings in the Valais:

It was there that I plainly disentangled, in the purity of the air in which I found myself, the true cause of my change of mood and the return of that inner peace which had been lost to me for so long. In fact it is a general impression felt by all men, even though they do not all observe it, only in the high mountains, where the air is pure and fine, and one feels greater ease in breathing, greater lightness of body, greater serenity of spirit. There, pleasures are less ardent, passions more moderate. There, meditations take on I know not what grand and sublime character, in proportion to the objects with which we come into contact, I know not what calm delight, which has nothing stinging or sensual about it. It would seem that, by rising above man's abode, one leaves behind oneself all lowly terrestrial sentiments, and that, as one approaches the ethereal regions, the soul acquires something of their unchanging purity.

Against this idyll, the nineteenth century of Friedrich (to whom David d'Angers attributed the invention of the 'tragedy of landscape') and Schubert set the sorrowful passion of the night and the tempest, the only

moment when the torments of the soul coincide with the intense and mysterious life of the elements. Shunning the excessive brightness of the sun, it hymned the moon, which Madame de Staël called ‘l’astre des ruines’ (the star of ruins). How fervently Schubert follows, in *An den Mond*, Goethe’s evocation of the sudden liberation of the soul in moonlight and its abandonment, in that more clement lustre, to the unfathomable mysteries of the heart! To spring and summer, the Romantic era preferred the sad autumn and the sombre winter. Chateaubriand, in the voice of René, hero of his eponymous novella, summoned these cataclysms:

By day I strayed over great heaths bordering on forests. How little my reverie required to prompt it! . . . A secret instinct tormented me; I felt that I myself was only a traveller, but a voice from heaven seemed to say to me: ‘Man, the season of your migration has not yet come. Wait for the wind of death to rise, then you will take flight towards those unknown regions that your heart desires.’

‘Quickly arise, you longed-for storms that will bear René away to the realms of another life!’ Saying this, I walked with great strides, my face ablaze, the wind whistling through my hair, feeling neither rain nor frost, bewitched, tormented, and as if possessed by the demon of my heart.

Ossian, his landscapes of moonlight and deserted moorland, his elves and spectres, presided over the artists of these early years of the nineteenth century, that same Ossian whom Goethe had introduced to Europe in his *Werther*. *Erlkönig* had been an inspired synthesis of this universe, and it was with it that Schubert concluded his first year bathed in the poet’s radiance. The song lay at the roots of his Viennese fame, and so it was entirely legitimate that he should later make it his opus 1.

In 1816, the kind-hearted Josef von Spaun took the initiative of writing to Goethe to bring to his attention this young composer who so admired him. He probably expected some decisive help towards publication, some patronage, or even an invitation to Weimar. He enclosed a book of fifteen compositions, most of them marvels. Schubert expected nothing to come of this initiative. And indeed no answer was ever forthcoming. Some time later, the set of songs was sent back to Spaun without a word. Silences cannot be explained, but it is probable that this consignment from a young composer who had not been recommended to him did not attract the venerable patriarch’s attention. In 1825, Schubert sent Goethe two splendidly bound copies of the printed edition of three lieder that were dedicated to him (*An Schwager Kronos*, *An Mignon*, and *Ganymed*). The poet noted their arrival in his diary but once more did not reply. The stars, though they light our path, do not descend from the heavens. They remain in their place, which is probably the best place for them, and content themselves with shining. Yet something like an acknowledgment did come after Schubert’s death. In 1830, when Goethe was eighty (he was to die two years later), Wilhelmine Schröder-Devrient sang for the illustrious poet in his Weimar salon. She had been an extraordinary Fidelio in Vienna and Schubert had greatly admired her; the baritone Vogl had introduced them to one another. That evening, she sang the *Erlkönig* that Goethe had chosen to ignore for so long. He was most impressed and moved by it. He added simply that he thought he had already heard it somewhere.

CHRISTOPHE GHRISTI

Christophe Ghristi is director of dramaturgy at the Opéra National de Paris

Translation: Charles Johnston

Erlkönig

Bei der Betrachtung von Caspar David Friedrichs *Der Mönch am Meer*, jener einsamen Gestalt verloren vor der Endlosigkeit von Himmel und Meer, meinte Kleist, es sei, als ob ihm „die Augenlider weggeschnitten wären“: ein Bild ohne Perspektive, nur ein Vordergrund, eine dichte, unendliche Masse von Wolken und Wellen. Ohne jeden Abstand, nur mehr ein Ganzes, das uns umgibt und aufsaugt. Mit dem *Erlkönig* gelingt Schubert dasselbe gewagte Wunder. Mehrere Komponisten hatten zuvor Goethes schaurige Ballade aus dem Jahr 1782 schon vertont. Unter anderem auch Zelter, der bevorzugte Komponist des Dichters. Jeder konnte also sein Erzähltalent oder -genie unter Beweis stellen. Schubert hingegen bricht mit aller Distanz und verweigert selbst das Erzählen: Schon mit den ersten Akkorden versetzt er uns mitten hinein in jene Gruselgeschichte, schafft eine fast unerträgliche Nähe zu den Personen der Handlung. Wir befinden uns im Jahr 1815, Schubert ist 18 Jahre alt. Eines Tages im Oktober fanden Josef von Spaun und Mayrhofer ihren Freund bei seinem Vater in die Deklamation des *Erlkönigs* vertieft, jener Schilderung eines wilden und verhängnisvollen Ritts durch Nacht und Wald. Sofort danach schrieb Schubert eine erste Version des Liedes nieder und alle drei gingen zum Musiksaal des Stadtkonvikts, um sie erstmals zu proben. Dort versammelten sich gewöhnlich Schuberts engste Freunde wie auch sein alter Meister Růžicka. Das Lied erregte Erstaunen und Bewunderung, und wurde mehrmals gesungen. Schubert selbst schreckte vor den Schwierigkeiten seines eigenen Werkes zurück. Wie das im Jahr davor komponierte *Gretchen am Spinnrade*, seine erste Vertonung eines Goethedichts, und zweifelsohne sein erstes Meisterwerk, entwickelt sich die ganze Ballade unter einem wilden und besessenen rhythmischen Zwang, einem drängenden *Ostinato* beinahe unspielbarer Triolen. Vier Stimmen werden nach und nach aus dem Dunkel dieser Schreckensnacht laut: der Erzähler, der Vater, das Kind und der König. Die Verschiedenartigkeit der Stimmen und ihre gleichzeitige Einheit sind schwindelerregend: Sie scheinen auseinander hervorzugehen und doch ist die Identität einer jeden nicht klar umrissen. Die Ballade wirkt kurz, wie rasend: Schwere Akkorde beschreiben einen unheimlichen Wald,

den atemlosen Ritt, wildes Herzklopfen. Sie stürmt pausenlos voran bis zum Ende, dem Absturz, einem Rezitativ von erstarrender Nüchternheit: Der Tod des Kindes wird ohne Mitleid in einer rätselhaften Neutralität verkündet und vertieft so nur noch die unheilvolle Doppelsinnigkeit der Erzählung.

Was dieser *Erlkönig* exemplarisch – und bereits in höchster Konzentration – darstellt, ist die Flucht der Seele nach vorn, die stets betrübt und seufzend nie die Hoffnung aufgibt. Es ist dieser innere Drang, der die meisten Schubertlieder beseelt und trägt, seien sie glücklichen oder unglücklichen Inhalts, wie etwa das dunkle und gespenstische *Im Walde*, das zärtliche *Alinde* oder das kampflustige *Auf der Bruck*. Der Wanderer schreitet bergab, durch die Täler und an die Küsten des tosenden Meeres und fragt sich ohne Unterlass: Wohin? „Dort, wo du nicht bist, ist das Glück“, hört er als Antwort. Also vorwärts und immer voran, auf der Suche nach dem Ort, wo man nicht, oder nicht mehr ist. Denn in der Auflösung des Ichs und des ganzen Seins wird die Ruhe und das Ende der Reise liegen. In einem überirdischen Wiegen beschwört *Am See* die ebenso übernatürliche Verwandlung des Menschen in einen See und den Sternenregen, der ihm ins Herz fällt. Wenn die Musik ganz selbstverständlich die Sehnsucht auszudrücken weiß, ist sie zugleich auch fähig, sie in flüchtigen Momenten in der Schweben zu halten, wie in dem ekstatischen *Im Abendrot*, wo der Mensch in den Strahlen des Sonnenuntergangs und in Dankbarkeit für seinen Schöpfer versinkt. Nicht wenige Lieder, wie *Klage* oder *Der Strom*, rufen den verloren gegangenen Kontakt zur Natur und die Verzweiflung über diesen Verlust wach. Die ursprüngliche Unschuld ist vertan, und die ganze Romantik sucht nach jener Glückseligkeit, die Rousseau in seiner *Nouvelle Héloïse* (Brief XXIII) beschwört, wenn er seine Wanderungen durch das Wallis beschreibt: „Da entdeckte ich allmählich in der Reinheit der Luft, worin ich mich befand, die wahre Ursache des Wechsels, der in meiner Stimmung vorgegangen war, und der Rückkehr jenes inneren Friedens, den ich seit so langer Zeit verloren hatte. In der Tat ist dies ein allgemeiner Eindruck, welchen alle Menschen empfinden, obwohl sie nicht alle darauf achten, dass man auf hohen Bergen, wo die Luft rein und dünn ist, mit größerer Leichtigkeit atmet, mehr Federkraft im Körper, mehr Heiterkeit im Geiste spürt; das Lustgefühl ist dort weniger hitzig, die Leidenschaften sind gemäßiger. Die Gedanken nehmen etwas Großes, Erhabenes an, wie

es den Gegenständen entspricht, die uns vor Augen liegen, eine gewisse selige Ruhe, worin nichts Brennendes und Sinnliches ist. Es scheint, als ob man, sich erhebend über die Wohnstätten der Sterblichen, alle niederen, irdischen Gefühle zurückließe, als ob die Seele, je mehr man sich der ätherischen Region nähert, etwas von deren unwandelbarer Reinheit annähme.“ Dieser Idylle stellt das 19. Jahrhundert von Schubert und Friedrich, für dessen Werk David d’Angers den Ausdruck „Tragödie der Landschaft“ geprägt hat, die schmerzvolle Leidenschaft von Nacht und Sturm entgegen, die einzigen Momente, in denen die Seelenqualen mit der intensiven und geheimnisvollen Existenz der Elemente übereingehen. Den zu hellen Strahl der Sonne flüchtend, besingt er den Mond, den Madame de Staël „Stern der Ruinen“ nannte. Mit welcher Inbrunst folgt Schubert in *An den Mond* Goethes Vision einer unvermuteten Befreiung der Seele im Angesicht des Mondes und der Ergebenheit in das abgründige Geheimnis des Herzens unter so mildem Licht. Dem Frühling und dem Sommer zog er den traurigen Herbst und den dunklen Winter vor. Durch seinen René verleiht Chateaubriand den inneren Umbrüchen eine Stimme: „Am Tage trieb ich mich in den weiten, vom Walde begrenzten Heiden umher. Wie wenig bedurfte ich für meine Träumereien! (...) Ein geheimer Instinkt quälte mich; ich fühlte, dass ich selbst nichts weiter war als ein Reisender; doch eine Stimme vom Himmel schien mir zuzurufen: ‚Sterblicher! Die Zeit deiner Wanderung ist noch nicht gekommen; warte, bis der Wind der Wüste sich erhebt, dann wirst auch du deinen Flug nach jenen Zonen nehmen, nach welchen sich deine Seele sehnt.‘ ‚Erhebt euch bald, erwünschte Stürme, um René recht bald ins bessere Leben hinüberzutragen!‘ So sprach ich, und eilte mit großen Schritten vorwärts; mein Antlitz glühte, der Wind schlug mir die Locken ins Angesicht, ich fühlte weder Regen noch Frost; ich war entzückt, geängstigt, und doch wieder von dem Traumbild meines Herzens, wie von einem Quälgeiste verfolgt.“

Ossian mit seinen Mond- und öden Heidelandschaften, seinen Elfen und Geistern, beherrscht die Künstler ganz zu Beginn des 19. Jahrhunderts. Ossian, den Goethe in seinem *Werther* ganz Europa nahe gebracht hatte. Der *Erkönig* fasst diese Welt in einer genialen Synthese zusammen und mit ihm endete für Schubert das erste Jahr im Licht des Poeten. Mit diesem Lied wurde Schubert in Wien berühmt und zu Recht hat er es später als sein Opus 1 bezeichnet. Im Jahr 1816 wandte sich Josef von Spaun an Goethe, um ihm jenen jungen Komponisten vorzustellen, der ihn so verehrte. Zweifellos erhoffte er eine entscheidende Hilfe für die Veröffentlichung, etwas Unterstützung, ja vielleicht sogar eine Einladung nach Weimar. Seinem Schreiben fügte er ein Heft mit 15 Kompositionen bei, zum größten Teil Meisterwerke. Schubert erhoffte nichts von dieser Zusendung. Und in der Tat erfolgte auch nie eine Antwort. Nach einiger Zeit erhielt von Spaun das Heft kommentarlos zurück. Das Schweigen lässt sich nicht erklären, aber wahrscheinlich hat die Zusendung von Werken eines ihm unbekannten jungen Komponisten, der ihm auch von anderer Seite her nicht ausdrücklich empfohlen worden war, nicht die Aufmerksamkeit des ehrwürdigen Patriarchen erweckt. Noch 1825 schickte Schubert an Goethe zwei Exemplare einer wunderbar gebundenen Ausgabe dreier ihm gewidmeten Lieder (*An Schwager Kronos*, *An Mignon* und *Ganymed*). Goethe vermerkte den Empfang in seinem Tagebuch, aber wiederum erfolgte keine Antwort. Die Sterne, die den Weg erleuchten, bemühen sich nicht vom Himmel herab. Sie bleiben an ihrem Ort, der zweifellos für sie der beste ist, und begnügen sich damit, zu strahlen. Und dennoch ereignete sich nach dem Tod Schuberts eine Art Anerkennung. 1830 – Goethe war bereits 80 und sollte zwei Jahre später sterben – sang Wilhelmine Schröder-Devrient in seinem Salon in Weimar. In Wien war sie ein außergewöhnlicher Fidelio gewesen und Schubert hatte sie sehr bewundert. Der Bariton Vogl hatte beide miteinander bekannt gemacht. An jenem Abend sang sie den *Erkönig*, den Goethe seit so langer Zeit ignorieren wollte. Er war beeindruckt und gerührt. Er fügte nur hinzu, es scheine ihm, als habe er das Lied schon einmal gehört.

CHRISTOPHE GHRISTI
 Chefdramaturg der Opéra de Paris
 Übersetzung Escha / Markus Kettner

1 | Im Abendrot D.799

Karl Lappe

Oh, wie schön ist deine Welt,
Vater, wenn sie golden strahlet,
Wenn dein Glanz hernieder fällt,
Und den Staub mit Schimmer malet;
Wenn das Rot, das in der Wolke blinkt,
In mein stilles Fenster sinkt!

Könnt ich klagen? könnt ich zagen?
Irre sein an dir und mir?
Nein, ich will im Busen tragen
Deinen Himmel schon allhier,
Und dies Herz, eh es zusammenbricht,
Trinkt noch Glut und schlürft noch Licht.

2 | Der Wanderer D.493

Georg Philipp Schmidt von Lübeck

Ich komme vom Gebirge her,
Es dampft das Tal, es braust das Meer.
Ich wandle still, bin wenig froh,
Und immer fragt der Seufzer: wo? immer wo?

Die Sonne dünkt mich hier so kalt,
Die Blüte welk, das Leben alt,
Und was sie reden leerer Schall,
Ich bin ein Fremdling überall.

Wo bist du, mein geliebtes Land?
Gesucht, geahnt und nie gekannt!
Das Land, das Land, so hoffnungsgrün,
Das Land, wo meine Rosen blühn,
Wo meine Freunde wandelnd gehn,
Wo meine Toten auferstehn,
Das Land das meine Sprache spricht,
O Land, wo bist du?

Ich wandle still, bin wenig froh,
Und immer fragt der Seufzer: wo? immer wo?
Im Geisterhauch tönt's mir zurück:
„Dort, wo du nicht bist, dort ist das Glück!“

Au couchant D.799

Karl Lappe

Ô comme ton monde est beau,
Père, quand d'or il flamboie !
Lorsque ta splendeur descend
Et embrase la poussière,
Quand les pourpres lueurs enflammant les nuages
Sur mon humble fenêtre en silence se posent.

Pourrais-je me plaindre et désespérer ?
Douter de toi et de moi-même ?
Non, je veux ici-bas porter en mon sein
Ton ciel tout entier,
Et ce cœur veut encore, avant qu'il ne se brise,
S'abreuver de lumière et d'ardeur.

Le voyageur D.493

Georg Philipp Schmidt von Lübeck

Je viens des lointaines montagnes,
La brume est sur le val, la mer est en fureur,
J'erre en silence et ma joie s'est enfuie,
Et toujours mes soupirs interrogent : Où donc ?

Le soleil en ces lieux pour moi semble si froid,
La fleur déjà flétrie, et la vie trop ancienne,
Et les mots que j'entends sonnent comme un vain bruit ;
Partout je suis un étranger.

Où es-tu, ma terre chérie ?
Je t'ai cherchée, rêvée, sans jamais te connaître !
Terre aussi verte que l'espoir,
Ô terre où fleurissent mes roses,
Où mes amis vont cheminant,
Où mes morts enfin se relèvent,
Ô terre qui parle ma langue,
Où donc es-tu ?

J'erre en silence et ma joie s'est enfuie,
Et toujours mes soupirs interrogent : Où donc ?
Un souffle mystérieux murmure à mon oreille :
“Là-bas, où tu n'es pas, c'est là qu'est le bonheur !”

In the Evening Glow D799

Karl Lappe

Oh, how beautiful is thy world,
Father, when it gleams with gold!
When thy radiance sinks downward,
And tints the dust with lustre,
When the red light that shines from the clouds
Falls on my calm window!

Could I complain? Could I hesitate?
Lose faith in thee and in myself?
No, I will bear thy heaven
Here within my breast.
And this heart, before it breaks,
Will still drink in thy glow and savour thy light.

The Wanderer D493

Georg Philipp Schmidt von Lübeck

I come down from the mountains;
The valley steams, the sea roars.
I wander in silence, with but little joy,
And always my sighs ask: Where? Always: Where?

The sun seems so cold to me here,
The blossom faded, life grown old,
And men's words naught but empty sound:
I am a stranger everywhere.

Where are you, my beloved land?
Sought for, dreamt of, and never known!
The land, the land, so green with hope,
The land where my roses bloom,
Where my friends walk,
Where my dead rise again,
The land that speaks my language:
O land, where are you?

I wander in silence, with but little joy,
And always my sighs ask: Where? Always: Where?
In a ghostly whisper comes the reply:
‘Where you are *not* – there is happiness!’

3 | Nachtviole D.752

Johann Mayrhofer

Nachtviole, Nachtviole,
Dunkle Augen, seelenvolle,
Selig ist es, sich versenken
In dem samtnen Blau.

Grüne Blätter streben freudig,
Euch zu hellen, euch zu schmücken,
Doch ihr blicket ernst und schweigend
In die laue Frühlingsluft.

Mit erhabnen Wehmutsstrahlen
Trafet ihr mein treues Herz,
Und nun blüht in stummen Nächten
Fort die heilige Verbindung.

4 | Im Walde D.834

Ernst Schulze

Ich wandre über Berg und Tal
Und über grüne Heiden,
Und mit mir wandert meine Qual,
Will nimmer von mir scheiden;
Und schiff't ich auch durch's weite Meer,
Sie käm auch dort wohl hinterher.

Wohl blühn viel Blumen auf der Flur,
Die hab ich nicht gesehen,
Denn eine Blume seh ich nur
Auf allen Wegen stehen;
Nach ihr hab ich mich oft gebückt
Und doch sie nimmer abgepflückt.

Die Bienchen summen durch das Gras
Und hängen an den Blüten;
Das macht mein Auge trüb und naß,
Ich kann mir's nicht verbieten.
Ihr süßen Lippen, rot und weich,
Wohl hing ich nimmer so an euch.

Violettes de la nuit D.752

Johann Mayrhofer

Violettes de la nuit, violettes de la nuit,
Aux yeux obscurs et profonds comme une âme,
Qu'il est doux de s'abîmer
Dans le velours de votre bleu.

Un vert feuillage en souriant s'efforce
De vous parer de plus vives couleurs ;
Mais vous restez graves et silencieuses,
Dans la tiédeur des brises du printemps.

De ses rayons, votre noble tristesse
A percé mon fidèle cœur,
Et désormais fleurit, dans le calme des nuits,
Le lien sacré qui me rattache à vous.

Dans la forêt D.834

Ernst Schulze

Par monts, par vaux, je vais errant,
Et par les vertes landes,
Ma peine chemine avec moi,
Jamais elle ne m'abandonne.
Et si je m'embarquais sur la mer infinie,
Je la verrais voguer dans mon sillage.

Tant de fleurs au pré sont écloses,
Je ne les ai pas vues pourtant ;
Je n'en vois fleurir qu'une seule
Sur tous les chemins où je vais.
Souvent je me suis penché vers elle,
Mais jamais je ne l'ai cueillie.

Les abeilles au pré bourdonnent,
Pendues au calice des fleurs ;
Mon œil à cette vue s'attriste,
Je ne puis retenir mes pleurs.
Douce lèvre, rouge et tendre,
À vous jamais ainsi je ne fus suspendu.

Dame's Violets D.752

Johann Mayrhofer

Dame's violets, Dame's violets
Dark, soulful eyes,
How blissful it is
To sink into your velvety blue.

Green leaves strive joyfully
To brighten you, to adorn you;
But you gaze solemn and silent
Into the balmy spring air.

With sublime shafts of melancholy
You struck my faithful heart,
And now in silent nights
The sacred union blossoms still.

In the Forest D.834

Ernst Schulze

I wander over hill and dale
And over green moors,
And with me wanders my suffering
That will never part from me.
And even if I were to sail across the wide sea,
It would still follow after me there.

Though many flowers bloom in the meadow,
I have not seen them,
For I see but a single flower
On every path I follow.
I have often stooped down to it
Yet have never plucked it.

The bees are humming through the grass
And hanging on the blossoms;
Seeing them, my eye grows dim and moist;
I cannot restrain myself.
Sweet lips, so red and soft,
I never hung on you so!

Gar lieblich singen nah und fern
Die Vögel auf den Zweigen,
Wohl säng ich mit den Vögeln gern,
Doch muß ich traurig schweigen;
Denn Liebeslust und Liebespein,
Die bleiben jedes gern allein.

Am Himmel seh ich flügelschnell
Die Wolken weiter ziehen,
Die Welle rieselt leicht und hell,
Muß immer nah'n und fliehen;
Doch haschen, wenn's vom Winde ruht,
Sich Wolk' und Wolke, Flut und Flut.

Ich wandre hin, ich wandre her,
Bei Sturm und heitern Tagen,
Und doch erschau ich's nimmermehr
Und kann es nicht erjagen;
Oh! Liebessehnen, Liebesqual,
Wann ruht der Wanderer einmal?

5 | Normans Gesang D.846

*Adam Storck nach Sir Walter Scott
(The Lady of the Lake)*

Die Nacht bricht bald herein, dann leg ich mich zur Ruh,
Die Heide ist mein Lager, das Farnkraut deckt mich zu.
Mich lullt der Wache Tritt wohl in den Schlaf hinein,
Ach, muß so weit, so weit von dir, Maria, Holde, sein.

Und wird es morgen Abend, und kommt die trübe Zeit,
Dann ist vielleicht mein Lager der blutigrote Plaid,
Mein Abendlied verstummet, du schleichst dann trüb
[und bang,
Maria, mich wecken kann nicht dein Totensang.

So muß' ich von dir scheiden, du holde, süße Braut,
Wie magst du nach mir rufen, wie magst du weinen laut,
Ach, denken darf ich nicht an deinen herben Schmerz,
Ach, denken darf ich nicht an dein getreues Herz,

Nein, zärtlich treues Sehnen darf hegen Norman nicht,
Wenn in den Feind Clan-Alpine wie Sturm und Hagel bricht,
Wie ein gespannter Bogen sein mutig Herz dann sei,
Sein Fuß, Maria, wie der Pfeil so rasch und frei.

En tous lieux comme il est charmant
Le chant des oiseaux sur les branches !
Je voudrais chanter avec eux,
Mais je dois pleurer en silence ;
Plaisir d'amour, peine amoureuse,
Veulent demeurer seuls tous deux.

Au ciel, sur leurs ailes rapides,
Je vois les nuages s'enfuir ;
Le flot, clair et léger, ondule,
Toujours s'approche et toujours fuit.
Mais quand le vent est au repos,
Au flot le flot s'allie, le nuage au nuage.

Ici et là je vais errant,
Par la tempête ou le beau temps,
Mais jamais ne puis voir le port,
Et jamais ne saurais l'atteindre.
Vains désirs, amoureux tourments,
Quand donc finira le voyage ?

Chant de Norman D.846

*Adam Storck d'après Sir Walter Scott
(The Lady of the Lake)*

La nuit viendra bientôt, je pourrai reposer,
La lande sera ma couche, la fougère me couvrira.
Le pas du veilleur bercera mon sommeil ;
Ah ! loin de toi, si loin, Marie, ma bien-aimée !

Demain viendra le soir, viendra l'instant funeste,
Et peut-être un manteau sanglant sera ma couche,
Muet, mon chant du soir, et tu t'approcheras, triste et le cœur
Marie, ton chant de mort ne m'éveillera pas. [serré,

Faut-il donc te quitter, belle et douce fiancée?
Que de fois tu crieras mon nom, et que de larmes !
Ah ! je ne puis penser à ta douleur amère,
Ah ! je ne puis penser à ton fidèle cœur !

Non, Norman doit bannir ces tendres sentiments,
Lorsque le clan d'Alpine sur l'ennemi s'abat comme grêle et
Ah ! que son mâle cœur soit comme un arc tendu, [tempête,
Et son pied libre et prompt, Marie, comme la flèche.

Far and near the birds are singing
Sweetly on the branches;
I would gladly sing with them,
But I must keep melancholy silence.
For love's joy and love's pain
Both prefer to remain alone.

Up in the sky, I see the clouds
Fly swiftly past as if on wings;
The waves ripple, gentle and limpid,
They must constantly ebb and flow.
Yet when the wind dies down,
Cloud catches cloud, wave catches wave.

I wander to and fro
Through storms and cloudless days,
Yet I will never again behold it
Nor can I ever track it down.
O longing of love, O torment of love,
When will the wanderer ever rest?

Norman's Song D846

*Adam Storck, after Sir Walter Scott
(The Lady of the Lake)*

Night will soon fall; then I will lie down to rest.
The heath will be my bed, the bracken will cover me;
The sentry's tread will lull me to sleep.
Ah, I am forced to be so far, so far from you, lovely Mary!

And tomorrow evening, when the grim time comes,
Then perhaps my bed will be the blood-red plaid.
My vesper song will cease; then you will linger, anxious and
Mary, your dirge will not awaken me. [cheerless:

Thus I had to part from you, my fair, sweet bride.
Though you may call out for me, though you may weep aloud,
Ah, I dare not think of your bitter pain,
Ah, I dare not think of your faithful heart.

No, Norman dare not feel tender, true yearning
When Clan-Alpine bursts like storm and hail on the foe:
Then his valiant heart must be like a bended bow,
His foot, Mary, like the arrow so swift and free.

Wohl wird die Stunde kommen, wo nicht die Sonne scheint,
Du wankst zu deinem Norman, dein holdes Auge weint;
Doch fall ich in der Schlacht, hüllt Todesschauer mich,
O glaub, mein letzter Seufzer, Maria, ist für dich.

Doch kehrt ich siegreich wieder aus kühner Männerschlacht,
Dann grüßen wir so freudig das Nahn der stillen Nacht,
Das Lager ist bereitet, uns winkt die süße Ruh,
Der Hänfling singt Brautlieder, Maria, hold uns zu.

L'heure viendra peut-être où le soleil ne brillera plus,
Vers ton Norman tu viendras, chancelante, tes beaux yeux
Mais si je dois tomber, si la mort m'enveloppe, [pleureront,
Oh ! mon dernier soupir, Marie, sera pour toi.

Mais si du fier combat je reviens victorieux,
Pleins de joie, de la douce nuit nous saluerons la venue,
La couche sera prête, un suave repos nous invitera,
La linotte, pour nous, Marie, chantera des chants nuptiaux.

The hour will come when the sun will not shine:
You will stagger towards your Norman, your fair eye will weep;
But if I fall in the combat, if dread death enshrouds me,
Oh, believe this: my last sigh, Mary, is for you.

But if I return victorious from bold manly combat,
Then how gladly we will greet the approach of the silent night!
The bed is made ready, sweet repose beckons us,
And the linnet will sing us tender bridal songs, Mary.

6 | Der Geistertanz D.116
Friedrich von Matthisson

Die brette Kammern
Der Toten erbebt,
Wenn zwölfmal den Hammer
Die Mitternacht hebt.

Rasch tanzen um Gräber
Und morsches Gebein
Wir luftigen Schweber
Den sausen den Reihn.

Was winseln die Hunde
Beim schlafenden Herrn?
Sie wittern die Runde
Der Geister von fern.

Die Raben entflattern
Der wüsten Abtei,
Und fliehn an den Gattern
Des Kirchhofs vorbei.

Wir gaukeln und scherzen
Hinab und empor,
Gleich irrenden Kerzen
Im dunstigen Moor.

O Herz, dessen Zauber
Zur Marter uns ward,
Du ruhst nun in tauber
Verdampfung erstarrt.

La danse des esprits D.116
Friedrich von Matthisson

La chambre de planches
Où dorment les morts
Tremble quand l'airain
Frappe douze fois.

Autour des tombeaux,
Des os vermoulus,
Nous dansons dans l'air
Notre ronde folle.

Qu'ont-ils à gémir,
Les chiens, près du maître endormi ?
Ils flairent de loin
La danse des esprits.

Les corbeaux s'enfuient d'un coup d'aile
De l'abbaye abandonnée,
Et rôlent dans leur vol
Les grilles du cimetière.

Nous fendons, espiègles,
Les airs en tous sens,
Comme follets errants
Sur le marais brumeux.

Ô cœur, dont le charme
Fut notre tourment,
Tu dors, à présent, immobile,
Dans une muette stupeur.

The Ghosts' Dance D.116
Friedrich von Matthisson

The boarded chamber
Of the dead trembles
When midnight twelve times
Raises its hammer.

Swiftly, around graves
And rotten bones,
We airy spirits
Perform our whirling dances.

Why do the dogs whine
Beside their sleeping master?
They scent from afar
The ghosts' round dances.

The ravens flutter away
From the ruined abbey,
And fly past
The gates of the graveyard.

We flit jestingly
Up and down again,
Like will-o'-the-wisps
On the misty moor.

O heart, whose enchantment
Became our torment,
You are at rest now,
Frozen in numb stupor.

Tief bargst du im düstern
Gemach unser Weh;
Wir Glücklichen flüstern
Dir fröhlich: Ade!

Au fond d'une sombre demeure
Tu tenais nos douleurs enfouies ;
Heureux désormais, nous te murmurons
Un joyeux : Adieu !

Deep in the dark chamber
You have buried our grief;
Happy now, we whisper
Cheerfully to you: Farewell!

7 | Schatzgräbers Begehr D.761
Franz von Schober

In tiefster Erde ruht ein alt Gesetz,
Dem treibt mich's rastlos immer nachzuspüren,
Und grabend kann ich andres nicht vollführen.
Wohl spannt auch mir die Welt ihr goldnes Netz,

Wohl tönt auch mir der Klugheit seicht Geschwätz:
Du wirst die Müh und Zeit umsonst verlieren.
Das soll mich nicht in meiner Arbeit irren,
Ich grabe glühend fort, so nun wie stets.

Und soll mich nie des Findens Wonne laben,
Sollt' ich mein Grab mit dieser Hoffnung graben,
Ich steige gern hinab, gestillt ist dann mein Sehnen.

Drum lasset Ruhe mir in meinem Streben,
Ein Grab mag man wohl jedem gerne geben,
Wollt ihr es denn nicht mir, ihr Lieben, gönnen?

La prière du chercheur de trésors D.761
Franz von Schober

Dans la terre profonde est une ancienne loi,
Et toujours – il le faut – sans répit je la cherche,
Et ne puis en creusant accomplir d'autre tâche.
Le monde en ses fils d'or a beau vouloir me prendre,

La sagesse me dire en son vain bavardage :
"C'est en vain que tu perds et ta peine et ton temps !"
Non, rien à mon labeur ne saurait me soustraire,
Je creuse avec ardeur et creuserai toujours.

Quand la joie de trouver me serait refusée,
Si, plein de cet espoir, je creuse mon tombeau,
J'y descendrai content, tous mes désirs comblés.

Laissez-moi donc en paix creuser, creuser encore ;
Puisqu'on fait à chacun la grâce d'une tombe,
À moi seul, mes amis, la refuseriez-vous ?

Treasure-Hunter's Desire D761
Franz von Schober

Deep within the earth lies an old law,
Which I am restlessly, ceaselessly driven to hunt down,
And in digging I can accomplish nothing else.
Let the world spread out its golden net before me,

Let wisdom's shallow prattle sound in my ears:
'You will waste your time and efforts to no purpose.'
That will not deflect me from my work:
I continue digging ardently, now as ever.

Even if the bliss of finding what I seek never comforts me,
Even if I am digging my grave with this hope,
Yet I will gladly descend into it, for then my longing will be
[stilled.

So leave me be in my striving!
After all, each man will gladly be given a grave:
Will you not grant me one, my friends?

8 | An den Mond D.259
Johann Wolfgang von Goethe

Füllest wieder Busch und Tal
Still mit Nebelglanz,
Lösest endlich auch einmal
Meine Seele ganz;

Breitest über mein Gefild
Lindernd deinen Blick,
Wie des Freundes Auge mild
Über mein Geschick.

Jeden Nachklang fühlt mein Herz
Froh- und trüber Zeit,
Wandle zwischen Freud und Schmerz
In der Einsamkeit.

À la lune D.259
Johann Wolfgang von Goethe

Tu remplis le taillis et la vallée
Sans un bruit de ton nimbe lumineux,
Et tu libères enfin
Mon âme tout entière ;

Tu étends sur ma campagne
Ton regard apaisant,
Avec le regard tendre de l'amie
Tu protèges ma destinée.

Mon cœur ressent chaque écho
Des événements joyeux et tristes,
Et balance de la joie à la peine
Dans sa solitude.

To the Moon D.259
Johann Wolfgang von Goethe

Once more you silently fill copse and vale
With a hazy lustre,
And, at last, you give my soul
Total release.

You spread your gaze soothingly
Over my fields,
Like a friend's gentle eyes
Over my destiny.

My heart feels each echo
Of times both happy and sad.
I hover between joy and sorrow
In my solitude.

Fließe, fließe, lieber Fluß,
Nimmer werd ich froh,
So verrauschte Scherz und Kuß,
Und die Treue so.

Selig, wer sich vor der Welt
Ohne Haß verschließt,
Einen Freund am Busen hält
Und mit dem genießt,

Was, von Menschen nicht gewußt,
Oder nicht bedacht,
Durch das Labyrinth der Brust
Wandelt in der Nacht.

9 | Erlkönig D.328

Johann Wolfgang von Goethe

Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?
Es ist der Vater mit seinem Kind;
Er hat den Knaben wohl in dem Arm,
Er faßt ihn sicher, er hält ihn warm.

„Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht?“ –
„Siehst, Vater, du den Erlkönig nicht?
Den Erlenkönig mit Kron' und Schweif?“ –
„Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif.“ –

„Du liebes Kind, komm, geh mit mir!
Gar schöne Spiele spiel ich mit dir;
Manch bunte Blumen sind an dem Strand,
Meine Mutter hat manch gülden Gewand.“

„Mein Vater, mein Vater, und hörest du nicht,
Was Erlenkönig mir leise verspricht?“ –
„Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind;
In dürren Blättern säuselt der Wind.“ –

„Willst, feiner Knabe, du mit mir gehn?
Meine Töchter sollen dich warten schön,
Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn
Und wiegen und tanzen und singen dich ein.“

Coule, coule, rivière chérie !
Jamais heureux ne serai ;
Éloigne de moi le badinage et les baisers,
Et aussi la fidélité.

Heureux celui qui sans haine
Se ferme au monde,
Tient un ami sur son cœur
Et avec lui jouit de tout,

Ce que les hommes ignorent
Ou ce qui ne les concerne pas,
Dans le labyrinthe de l'âme
Chemine dans la nuit.

Le Roi des aulnes D.328

Johann Wolfgang von Goethe

Qui chevauche si tard par la nuit et le vent ?
C'est le père avec son enfant ;
Il le serre fort sous son bras,
Il le tient ferme, il le réchauffe.

“Mon fils, pourquoi tremblant caches-tu ton visage ?
– Ne vois-tu pas, père, le Roi des aulnes ?
Le Roi des aulnes avec sa couronne et sa traîne ?
– Mon fils, c'est un banc de brouillard.”

“Mon cher enfant, viens donc, suis-moi,
À de bien jolis jeux je jouerai avec toi ;
Maintes fleurs bigarrées ont éclos sur la berge,
Et ma mère a foison de beaux habits dorés.”

“Mon père, mon père, n'entends-tu donc pas
Ce que le Roi des aulnes me promet à voix basse ?
– Ne crains rien, sois tranquille, mon fils,
C'est le vent qui frémit dans les feuillages morts.”

“Veux-tu, charmant enfant, t'en aller avec moi ?
Mes filles tendrement s'occuperont de toi,
Elles mènent au soir leurs nocturnes cortèges
Et sauront te bercer par leur danse et leur chant.”

Flow on, flow, dear river!
I will never be joyful;
Thus have merriment and kisses died away
And fidelity too.

Blest is he who, without hatred,
Shuts himself off from the world,
Clasps one friend to his bosom,
And with him enjoys

That which, unknown to men
Or unsuspected by them,
Wanders by night
Through the labyrinth of the heart.

Erlking D328

Johann Wolfgang von Goethe

Who rides so late through night and wind?
It is the father with his child.
He has the boy safe in his arms;
He holds him securely, he keeps him warm.

‘My son, why do you hide your face so fearfully?’
‘Father, don’t you see the Erlking?
The Erlking with his crown and his tail?’
‘My son, it is a streak of mist.’

‘You sweet child, come, go with me!
Wonderful games I’ll play with you.
Many bright flowers grow on the shore;
My mother has many a golden garment.’

‘My father, my father, do you not hear
What the Erlking softly promises me?’
‘Be calm, stay calm, my child;
The wind is rustling in the dry leaves.’

‘My fine lad, will you come with me?
My daughters will look after you well;
My daughters lead the dance at night,
And will rock and dance and sing you to sleep.’

„Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort
Erlkönigs Töchter am düstern Ort?“ –
„Mein Sohn, mein Sohn, ich seh es genau,
Es scheinen die alten Weiden so grau.“ –

„Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt,
Und bist du nicht willig, so brauch ich Gewalt.“
„Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an!
Erlkönig hat mir ein Leids getan!“

Dem Vater grauset's, er reitet geschwind,
Er hält in Armen das ächzende Kind,
Erreich den Hof mit Mühe und Not;
In seinen Armen das Kind war tot!

10 | Am See D.746

Franz Seraph von Bruchmann

In des Sees Wogenspiele
Fallen durch den Sonnenschein
Sterne, ach, gar viele, viele,
Flammend leuchten stets hinein.

Wenn der Mensch zum See geworden,
In der Seele Wogenspiele
Fallen aus des Himmels Pforten
Sterne, ach, gar viele, viele.

11 | Alinde D.904

Friedrich Rochlitz

Die Sonne sinkt ins tiefe Meer,
Da wollte sie kommen.
Geruhig trabt der Schnitter einher,
Mir ist's beklommen.
Hast, Schnitter, mein Liebchen nicht gesehn?
Alinde, Alinde!
„Zu Weib und Kindern muß ich gehn,
Kann nicht nach andern Dirnen sehn;
Sie warten mein unter der Linde.“
Der Mond betritt die Himmelsbahn,
Noch will sie nicht kommen.

“Mon père, mon père, ne vois-tu donc pas,
Là, dans l'obscurité, la troupe de ses filles ?
– Mon fils, mon fils, je le vois bien,
Les vieux saules semblent si gris.”

“Je t'aime, ta beauté fait mon ravissement,
Si tu ne consens pas, j'userai de la force.
– Mon père, mon père, voilà qu'il me tient !
Le Roi des aulnes m'a fait du mal !”

Le père frémit, presse sa monture,
Il tient dans ses bras l'enfant qui gémit,
À grand peine enfin il parvient au port :
Dans ses bras l'enfant était mort !

Sur le lac D.746

Franz Seraph von Bruchmann

Dans l'onde changeante du lac,
À travers l'éclat du soleil,
Tombent – ah ! – tant et tant d'étoiles,
De tous leurs feux étincelant.

Si l'homme au lac devient semblable,
Dans l'onde changeante de l'âme
Tomberont, des portes du ciel,
Des étoiles – ah ! – tant d'étoiles !

Alinde D.904

Friedrich Rochlitz

Le soleil disparaît dans l'océan profond,
C'est là qu'elle devait venir.
Le faucheur passe d'un pas tranquille,
J'ai le cœur serré.
Dis-moi, faucheur, n'as-tu pas vu ma bien-aimée ?
Alinde ! Alinde !
“Je dois aller trouver ma femme et mes enfants,
Je ne puis me soucier d'autres filles ;
Ils m'attendent sous les tilleuls.”
La lune dans le ciel a commencé son cours,
Et elle ne vient pas encore.

'My father, my father, do you not see
The Erlking's daughters there in the darkness?'
'My son, my son, I can see quite clearly:
It's the old willows shining so grey.'

'I love you, your comely form attracts me;
And if you are not willing, then I'll use force.'
'My father, my father, now he is seizing me!
The Erlking has hurt me!'

The father shudders, he rides swiftly,
He holds the moaning child in his arms;
With an enormous effort he reaches home;
In his arms the child was dead!

By the Lake D746

Franz Seraph von Bruchmann

Into the lake's play of waves
Through the sunshine there fall
Stars, ah, many, so many,
Flaming, ever gleaming.

When mankind becomes a lake,
Into the soul's play of waves
There will fall, from heaven's gates,
Stars, ah, many, so many.

Alinda D904

Friedrich Rochlitz

The sun sinks into the deep sea:
This is when she was to come.
Calmly the reaper walks by;
I am anxious.
Reaper, have you not seen my darling?
Alinda, Alinda!
'I must go to my wife and children,
I cannot look for other lasses;
They are waiting for me under the linden tree.'
The moon enters its course in the heavens:
Still she does not come.

Dort legt ein Fischer das Fahrzeug an,
Mir ist's beklommen.
Hast, Fischer, mein Liebchen nicht gesehen?
Alinde, Alinde!
„Muß suchen, wie mir die Reusen stehn,
Hab nimmer Zeit nach Jungfern zu gehn.
Schau, welch einen Fang ich finde.“

Die lichten Sterne ziehn herauf,
Noch will sie nicht kommen.
Dort eilt der Jäger in rüstigem Lauf,
Mir ist's beklommen.
Hast, Jäger, mein Liebchen nicht gesehen?
Alinde, Alinde!
„Muß nach dem bräunlichen Rehbock gehn,
Hab nimmer Lust nach Mädeln zu sehn;
Dort schleicht er im Abendwinde.“

In schwarzer Nacht steht hier der Hain,
Noch will sie nicht kommen,
Von allen Lebend'gen irr ich allein
Bang und beklommen.
Dir, Echo, darf ich mein Leid gestehn:
Alinde, Alinde!
„Alinde“ ließ Echo leise herüberwehn;
Da sah ich sie mir zur Seite stehn:
„Du suchtest so treu, nun finde!“

Un pêcheur à la berge a amarré sa barque,
J'ai le cœur serré.
Dis-moi, pêcheur, n'as-tu pas vu ma bien-aimée ?
Alinde ! Alinde !
“Il faut que j'aie vu si mes nasses sont pleines,
Je n'ai guère le temps d'aller courir les filles.
Mais vois un peu, quelle prise superbe !”

Les étoiles au ciel ont allumé leurs feux,
Et elle ne vient pas encore.
Là-bas, passe un chasseur à la marche rapide,
J'ai le cœur serré.
Dis-moi, chasseur, n'as-tu pas vu ma bien-aimée ?
Alinde ! Alinde !
“Du chevreuil roux je dois suivre la trace,
Je n'ai guère l'envie de regarder les filles ;
Le voilà qui s'enfuit dans la brise du soir.”

La nuit sombre déjà enveloppe le bois,
Et elle ne vient pas encore ;
Parmi tous les vivants j'erre seul en ces lieux,
Plein de crainte et d'angoisse.
À toi, écho, je puis dire ma peine :
Alinde ! Alinde !
“Alinde !” dit l'écho en murmurant tout bas ;
Et je la vois alors qui se tient près de moi :
“Tu me cherchais, fidèle ; à présent trouve-moi !”

There a fisherman moors his boat;
I am anxious.
Fisherman, have you not seen my darling?
Alinda, Alinda!
'I must see how my oyster baskets are,
I never have time to run after girls.
Look what a catch I've netted!

The bright stars appear;
Still she does not come.
There a huntsman hurries by at a lusty pace;
I am anxious.
Huntsman, have you not seen my darling?
Alinda, Alinda!
'I must go after the brown roebuck,
I never want to look for maids;
There he lurks in the evening breeze.'

Now the grove stands in dark night;
Still she does not come.
I wander alone, away from all living creatures,
Scared and anxious.
To you, Echo, I may confess my grief:
Alinda, Alinda!
'Alinda', wafted the soft echo;
Then I saw her standing beside me:
'You sought me so faithfully: now find me!'

12 | Widerschein D.949
Franz Xaver von Schlechta

Tom lehnt harrend auf der Brücke,
Die Geliebte säumt,
Schmollend taucht er seine Blicke
In den Bach und träumt.

Doch die lauscht im nahen Flieder,
Und ihr Bildchen strahlt
Jetzt aus klaren Wellen wider,
Treuer nie gemalt.

Und er sieht's! Und er kennt die Bänder,
Kennt den süßen Schein,
Und er hält sich am Geländer,
Sonst zieht's ihn hinein.

Reffet D.949
Franz Xaver von Schlechta

Tom attend sur le pont, le cœur plein d'impatience,
La bien-aimée tarde à venir ;
Une moue sur la lèvre, il plonge ses regards
Dans le ruisseau, et rêve.

Mais elle s'est cachée tout près, dans les lilas,
Et son image maintenant
Se reflète sur l'onde claire,
Plus fidèle que nul portrait.

Et il la voit ! Ce sont bien ses rubans,
Oui, ce sont bien ses traits charmants ;
Il se tient ferme à la rambarde,
De peur qu'au fond de l'eau son reflet ne l'entraîne.

Reflection D949
Franz Xaver von Schlechta

Tom leans on the bridge, waiting:
His sweetheart is late in coming.
Sulkily he plunges his gaze
Into the brook – and dreams.

But she is listening in the nearby lilacs,
And now her charming face
Is reflected from the limpid waters,
Never more truly portrayed.

And he sees it! And he knows those ribbons,
He knows that sweet radiance,
And he holds onto the parapet
Lest he should be drawn in!

13 | Die Forelle D.550
Christian Friedrich Daniel Schubart

In einem Bächlein helle,
Da schoß in froher Eil
Die launische Forelle
Vorüber wie ein Pfeil.
Ich stand an dem Gestade
Und sah in süßer Ruh
Des muntern Fischleins Bade
Im klaren Bächlein zu.

Ein Fischer mit der Rute
Wohl an dem Ufer stand
Und sah's mit kaltem Blute
Wie sich das Fischlein wand.
So lang dem Wasser Helle,
So dacht' ich, nicht gebricht,
So fängt er die Forelle
Mit seiner Angel nicht.

Doch endlich ward dem Diebe
Die Zeit zu lang, er macht
Das Bächlein tückisch trübe,
Und eh ich es gedacht
So zuckte seine Rute,
Das Fischlein zappelt dran
Und ich mit regem Blute
Sah die Betrogne an.

14 | Der Fluss D.693
Friedrich von Schlegel

Wie rein Gesang sich windet
Durch wunderbarer Saitenspiele Rauschen,
Er selbst sich wiederfindet,
Wie auch die Weisen tauschen,
Daß neu entzückt die Hörer ewig lauschen.

So fließet mir gediegen
Die Silbermasse, schlangengleich gewunden,
Durch Büsche, die sich wiegen,
Vom Zauber süß gebunden,
Weil sie im Spiegel neu sich selbst gefunden.

La truite D.550
Christian Friedrich Daniel Schubart

Dans un clair ruisseau,
Passait, vive et joyeuse,
La truite capricieuse,
Plus rapide qu'un trait.
J'étais sur le rivage
Et contemplais, serein,
Les ébats du poisson agile
Au sein du limpide ruisseau.

Un pêcheur avec sa ligne
Se tenait au bord de l'eau,
Observant sans mot dire
Le manège joyeux.
Tant que rien, me disais-je,
Ne vient troubler le flot,
Il n'aura pas la truite
Avec son hameçon.

Mais bientôt, le perfide
Trouvant le temps trop long,
Trouble l'onde limpide
Et, le temps d'un éclair,
Sa ligne au bout s'agite,
Le poisson se débat :
Et je vis, plein de rage,
La pauvre truite trahie.

Le fleuve D.693
Friedrich von Schlegel

Comme un chant pur s'enlace
Au merveilleux frémissement des cordes,
Se retrouvant lui-même à chaque fois,
Comme des mélodies toujours changeantes
Qu'avec ravissement on écoute sans fin,

Ainsi coule, puissante,
Cette masse argentée, déroulant ses anneaux,
À travers les bosquets qui bercent leurs ramures
Dans l'émerveillement d'un charme délicieux,
Sur le miroir des eaux retrouvant leur image.

The Trout D550
Christian Friedrich Daniel Schubart

In a bright brooklet,
In joyful haste,
The skittish trout
Shot past like an arrow.
I stood on the bank
In sweet peace, and watched
The frisky little fish swimming
In the clear brook.

A fisherman with his rod
Stood at the waterside
And cold-bloodedly watched
The little fish darting around.
As long as the clear water
Is not disturbed, I thought,
He won't catch the trout
With his rod.

But at last the thief found
The time too long. Treacherously,
He muddied the stream,
And in a trice
His rod quivered,
The little fish was thrashing on it,
And I, with blood boiling,
Gazed at the cheated creature.

The River D693
Friedrich von Schlegel

As pure song winds its way
Through the murmur of wonderful strings
And finds itself again,
However much the melodies change,
So that, delighted anew, its hearers listen for ever;

Just so, for me, flows steadily
The silvery mass, twisting like a serpent
Through swaying bushes,
Sweetly bound by magic
Because they have found themselves again in its mirror;

Wo Hügel sich so gerne
 Und helle Wolken leise schwankend zeigen,
 Wenn fern schon matte Sterne
 Aus blauer Tiefe steigen,
 Der Sonne trunkne Augen abwärts neigen.
 So schimmern alle Wesen
 Den Umriß nach im kindlichen Gemüte,
 Das, zur Schönheit erlesen
 Durch milder Götter Güte,
 In dem Kristall bewahrt die flücht'ge Blüte.

Ainsi que les coteaux et les nuages clairs
 Se plaisent à mêler leurs formes indécises,
 Quand, au loin, de pâles étoiles
 Montent déjà des profondeurs bleutées,
 Que les yeux enivrés du soleil se referment,
 Ainsi resplendent toutes les créatures
 En contours chatoyants dans une âme enfantine,
 À la beauté vouée,
 Qui, par la douce grâce des dieux,
 Conserve en son cristal la splendeur fugitive.

Where hills and bright clouds
 Gladly show themselves, gently swaying,
 When, in the distance, dim stars
 Already rise from the blue depths,
 And the sun's inebriated eyes sink down.
 So all creation shimmers
 In outline in the childlike mind,
 Which, chosen for beauty
 By the benevolence of the kind gods,
 Preserves the evanescent blossom in crystal.

15 | Abendröte D.690
Friedrich von Schlegel

Tiefer sinket schon die Sonne,
 Und es atmet alles Ruhe,
 Tages Arbeit ist vollendet,
 Und die Kinder scherzen munter.
 Grüner glänzt die grüne Erde,
 Eh die Sonne ganz versunken;
 Milden Balsam hauchen leise
 In die Lüfte nun die Blumen,
 Der die Seele zart berührt,
 Wenn die Sinne selig trunken.
 Kleine Vögel, ferne Menschen,
 Berge himmelan geschwungen,
 Und der große Silberstrom,
 Der im Tale schlank gewunden,
 Alles scheint dem Dichter redend,
 Denn er hat den Sinn gefunden;
 Und das All ein einzig Chor,
 Manches Lied aus einem Munde.

Feux du soir D.690
Friedrich von Schlegel

Le soleil plus bas s'incline,
 Et tout respire la paix ;
 Le labeur est achevé,
 Les enfants gaïement s'amuse.
 Plus verte resplendit la terre
 Dans les derniers feux du soir ;
 Des fleurs comme un souffle s'exhale
 Dans l'air un baume parfumé,
 Qui tendrement caresse l'âme,
 Quand tous les sens sont enivrés.
 Des oiseaux, des hommes au loin,
 Des monts qui jusqu'au ciel s'élancent,
 Et puis le grand fleuve argenté
 Qui s'enrubanne dans la plaine,
 Tout semble au Poète parler,
 Car il en comprend le langage ;
 Et Tout n'est qu'un unique chœur,
 Tant de chants d'une bouche seule.

Sunset D690
Friedrich von Schlegel

The sun sinks lower,
 And everything breathes peace;
 The day's work is ended,
 And the children frolic merrily.
 The green earth shines greener
 Before the sun has fully set;
 Now the flowers softly breathe
 Sweet balm into the air
 That tenderly caresses the soul,
 While the senses are drunk with bliss.
 Small birds, distant figures,
 Mountains towering heavenwards,
 And the great silver stream
 That winds through the valley like a slender ribbon:
 All these seem to speak to the poet,
 For he has discovered their meaning;
 And the universe becomes a single choir,
 Many songs from one mouth.

16 | Klage D.415
Friedrich von Matthisson

Die Sonne steigt, die Sonne sinkt,
 Des Mondes Wechselscheibe blinkt,
 Des Äthers Blau durchwebt mit Glanz
 Der Sterne goldner Reihetanz:

Doch es durchströmt der Sonne Licht
 Des Mondes lächelndes Gesicht,
 Der Sterne Reigen still und hehr,
 Mit Hochgefühl dies Herz nicht mehr!

Plainte D.415
Friedrich von Matthisson

Le soleil paraît, le soleil s'abîme,
 Le disque changeant de la lune scintille,
 La ronde dorée des étoiles
 Tisse de feux le bleu du firmament :

Mais ni les rayons du soleil,
 Ni le riant visage de la lune,
 La danse silencieuse et noble des étoiles,
 N'emplissent plus ce cœur des élans d'autrefois !

Lament D415
Friedrich von Matthisson

The sun rises, the sun sinks,
 The moon's changing disc gleams,
 The blue of the ether is shot through
 With the glittering golden dance of the stars.

But the sun's light,
 The moon's smiling face,
 The silent, noble dance of the stars,
 No longer flood this heart with exhilaration!

Die Wiese blüht, der Büsche Grün
Ertönt von Frühlingsmelodien,
Es wallt der Bach im Abendstrahl
Hinab ins hainumkränzte Tal:

Doch es erhebt der Haine Lied,
Die Au, die tausendfarbig blüht,
Der Erlenbach im Abendlicht
Wie vormals meine Seele nicht!

17 | Der Strom D.565
Anonymous

Mein Leben wälzt sich murrend fort;
Es steigt und fällt in krausen Wogen,
Hier bäumt es sich, jagt nieder dort
In wilden Zügen, hohen Bogen.

Das stille Tal, das grüne Feld
Durchrauscht es nun mit leisem Beben,
Sich Ruh ersahnend, ruhige Welt,
Ergötzt es sich am ruhigen Leben.
Doch nimmer findend, was es sucht,
Und immer sehnd, tost es weiter,
Unmutig rollt's auf steter Flucht,
Wird nimmer froh, wird nimmer heiter.

18 | Fischerweise D.881
Franz Xaver von Schlechta

Den Fischer fechten Sorgen
Und Gram und Leid nicht an,
Er löst am frühen Morgen
Mit leichtem Sinn den Kahn.

Da lagert rings noch Friede
Auf allen Flur und Bach,
Er ruft mit seinem Liede
Die goldne Sonne wach.

Er singt zu seinem Werke
Aus voller frischer Brust,
Die Arbeit gibt ihm Stärke,
Die Stärke Lebenslust.

La prairie est en fleur et le vert des buissons
Résonne de chansons que le printemps murmure,
Et le ruisseau descend, dans les rougeurs du soir,
Vers le vallon, festonné de bocages :

Mais ni le chant de ces forêts,
Ni le pré, chamarré de fleurs,
Les aulnes du ruisseau dans les rayons du soir,
Comme autrefois, hélas, n'élèvent plus mon âme !

Le fleuve D.565
Anonymous

Ma vie s'écoule en tourbillons grondeurs,
S'enfle et retombe en vagues crêpelées,
Ici se cabre et là se précipite
En farouches élans ou en voûtes immenses.

Par le val silencieux ou les champs verdoyants,
Murmurant, elle passe en un frisson léger,
Ne rêvant que de paix et d'un monde tranquille,
Et se réjouissant de cette vie paisible.
Mais, ne trouvant jamais ce qu'elle allait chercher,
Et désirant toujours, elle va déferlant,
Et roule, coléreuse, et sans cesse fuyant,
Et n'est jamais joyeuse et jamais apaisée.

Chanson du pêcheur D.881
Franz Xaver von Schlechta

Peine, soucis, tourments,
Le pêcheur les ignore,
Quand au petit matin
Il fait voile, joyeux.

La paix tout autour règne
Sur les prés et sur l'eau,
Par son chant il éveille
L'astre aux rayons dorés.

Tout à l'ouvrage il chante
À pleine et claire voix,
Le travail fait sa force,
La force fait sa joie.

The meadow blooms, the green bushes
Resound with spring melodies;
In the evening rays the brook
Flows down into the wood-girt valley:

But the song of the woods,
The meadow that blooms with myriad colours,
The brook with its alders in the twilight,
Do not elevate my soul as once they did!

The River D.565
Anonymous

My life rolls grumbling onwards;
It rises and falls in furrowed waves:
Here it rears up, there it plunges downwards
In wild movements and soaring curves.

Now, gently undulating, it murmurs through
The silent valley, the green fields,
Longing for calm, a tranquil world,
Delighting in a peaceful life.
Yet never finding what it seeks,
Still yearning, it surges onwards;
Discontented, it rolls on in perpetual flight,
And is never blithe, never serene.

Fisherman's Song D.881
Franz Xaver von Schlechta

The fisherman is not bothered
By cares or grief or sorrow;
Early in the morning he casts off
His boat with a light heart.

All around him, peace still reigns
Over wood, meadow, and stream;
With his song he calls on
The golden sun to awake.

He sings while he works
From full and lusty lungs.
His work gives him strength,
And that strength gives him joy in life.

Bald wird ein bunt Gewimmel
In allen Tiefen laut
Und plätschert durch den Himmel,
Der sich im Wasser baut.

Doch wer ein Netz will stellen,
Braucht Augen klar und gut,
Muß heiter gleich den Wellen
Und frei sein wie die Flut.

Dort angelt auf der Brücke
Die Hirtin – schlauer Wicht,
Gib auf nur deine Tücke,
Den Fisch betrügst du nicht.

19 | **Auf der Bruck** D.853
Ernst Schulze

Frisch trabe sonder Ruh und Rast,
Mein gutes Roß, durch Nacht und Regen!
Was scheust du dich vor Busch und Ast
Und strauchelst auf den wilden Wegen?
Dehnt auch der Wald sich tief und dicht,
Doch muß er endlich sich erschließen;
Und freundlich wird ein fernes Licht
Uns aus dem dunkeln Tale grüßen.

Wohl könnt' ich über Berg und Feld
Auf deinem schlanken Rücken fliegen
Und mich am bunten Spiel der Welt,
An holden Bildern mich vergnügen;
Manch Auge lacht mir traulich zu
Und beut mit Frieden, Lieb und Freude,
Und dennoch eil ich ohne Ruh,
Zurück, zurück zu meinem Leide.

Denn schon drei Tage war ich fern
Von ihr, die ewig mich gebunden,
Drei Tage waren Sonn und Stern
Und Erd und Himmel mir verschwunden.
Von Lust und Leiden, die mein Herz
Bei ihr bald heilten, bald zerrissen,
Fühlt' ich drei Tage nur den Schmerz,
Und ach! die Freude muß' ich missen.

Mais bientôt quel tumulte,
Au plus profond des flots,
Vient remuer le ciel
Qui se mire dans l'eau !

Qui veut jeter ses rets
Doit avoir l'œil alerte,
Être gai comme l'onde,
Libre comme le flot.

Sur le pont, là-bas, pêche
La bergère – ah ! rusé,
Dis adieu à tes ruses :
Nul poisson n'y mordra !

Sur la Bruck¹ D.853
Ernst Schulze

Va, trotte vaillamment dans la nuit et la pluie,
Mon bon petit cheval, sans trêve ni repos !
Pourquoi broncher ainsi devant l'arbre et la branche,
Et pourquoi trébucher sur le sentier sauvage ?
Même si la forêt est épaisse et profonde,
Nous finirons par en atteindre la lisière,
Et perdue tout au loin dans la vallée obscure,
Une lumière amie nous fera signe enfin.

Je pourrais, par monts et par vaux,
Galoper sur ton dos robuste,
Jouer du spectacle du monde
Et y prendre un très grand plaisir ;
De beaux yeux souvent me sourient,
Promettant amour et déduit ;
Pourtant, je retourne toujours
Là où mon malheur me fait signe.

Depuis trois jours, je n'ai vu celle
Qui m'a enchaîné pour jamais ;
Trois jours sans soleil, sans étoiles,
La terre et le ciel, où sont-ils ?
Du deuil, de la joie qui près d'elle
Apaisent ou déchirent mon cœur,
Je n'ai ressenti que le deuil :
Trois jours durant, la joie m'a fui.

¹ La Bruck est une colline offrant un point de vue sur Göttingen. Schulze y a écrit ce poème le 25 juin 1814.

Soon a motley throng
Makes its presence felt down below,
And splashes through the sky
That is reflected in the water.

But he who would cast a net
Needs good sharp eyes,
Must be as cheerful as the waves
And as free as the tide.

Up there on the bridge, the shepherdess
Is fishing – you sly minx,
Leave off your tricks!
You won't reel in this fish!

At the Bruck¹ D853
Ernst Schulze

Trot briskly on without rest or respite,
My good steed, through night and rain!
Why do you shy at bush and bough
And stumble on the rough tracks?
However deep and dense the forest stretches out,
Yet it must at last open up,
And a friendly distant light
Will greet us from the dark valley.

Well could I fly over hill and field
On your lean back,
And be satisfied with the world's merry play
And its fair sights;
Many an eye smiles on me fondly
And offers me peace, love and joy,
And yet I rush restlessly
Back to my suffering.

For I have already been three days away
From her who has bound me forever;
For three days, sun and stars
And earth and heaven have vanished for me.
Of the pleasures and sorrows that by her side
Would now heal my heart, now rend it in pieces,
I have felt for three days only the pain,
And, alas, have been deprived of the joy!

¹ The Bruck is a viewpoint on a hill above Göttingen; Schulze composed the poem there on 25 June 1814.

Weit sehn wir über Land und See
Zur wärmern Flur den Vogel fliegen;
Wie sollte denn die Liebe je
In ihrem Pfade sich betrügen?
Drum trabe mutig durch die Nacht,
Und schwinden auch die dunklen Bahnen,
Der Sehnsucht helles Auge wacht,
Und sicher führt mich süßes Ahnen.

Nous voyons, franchissant la terre et l'océan,
Les oiseaux s'envoler vers des cieux plus cléments.
L'amour peut-il jamais
Se tromper de chemin ?
Trotte vaillamment dans la nuit :
Si les sentiers obscurs se perdent,
L'œil du désir ne faiblit pas
Et me conduira droit au but.

Far over land and sea we can see
Birds flying to warmer climes;
How then could love ever
Be deceived in its course?
Then trot bravely on through the night!
And even if the dark tracks vanish,
The bright eye of longing still watches,
And sweet presentiment will be a sure guide.

*Traductions : Michel Chasteau
(sauf 9 : Jean-Marc Berns)*

Translations: Charles Johnston



Né à Weimar, **Matthias Goerne** a étudié le chant avec Hans-Joachim Beyer à Leipzig, puis avec Elisabeth Schwarzkopf et Dietrich Fischer-Dieskau.

Applaudi pour la chaleur de son timbre de baryton, la fluidité de son chant et la qualité de ses interprétations, Matthias Goerne est l'invité des festivals et salles de concert les plus prestigieux : Carnegie Hall, Wigmore Hall, Scala de Milan... Il collabore avec des orchestres et des chefs de premier plan comme Valery Gergiev, Lorin Maazel, Seiji Ozawa ou Simon Rattle, ainsi que des pianistes comme Pierre-Laurent Aimard, Leif Ove Andsnes, Alfred Brendel ou Christoph Eschenbach. Ces dernières années, il s'est produit à travers toute l'Europe, aux États-Unis, en Asie et en Australie.

Depuis ses débuts à l'opéra, au Festival de Salzbourg en 1997, Matthias Goerne s'est produit sur les plus grandes scènes lyriques à travers le monde, au Royal Opera House de Covent Garden, au Teatro Real de Madrid, à l'Opéra de Paris, au Staatsoper de Vienne ou au Metropolitan Opera de New York. Soigneusement sélectionnés, ses rôles vont de Papageno (*Zauberflöte*) et Wolfram (*Tannhäuser*) aux rôles-titres de Wozzeck, *Mathis der Maler* de Hindemith et *Lear* d'Aribert Reimann.

La plupart de ses enregistrements ont été primés par la presse internationale.

De 2001 à 2005, Matthias Goerne a été professeur honoraire d'interprétation du lied à la Hochschule Robert Schumann de Düsseldorf. En 2001, il a été nommé membre honoraire de la Royal Academy of Music de Londres.

Born in Weimar, **Matthias Goerne** studied singing with Hans-Joachim Beyer in Leipzig, then with Elisabeth Schwarzkopf and Dietrich Fischer-Dieskau.

Much praised for his warm baritone timbre, his fluent vocalisation and the quality of his interpretations, he is a regular guest at the most prestigious festivals and concert halls, among them Carnegie Hall, the Wigmore Hall, and La Scala in Milan. He appears with top orchestras and conductors including Valery Gergiev, Lorin Maazel, Seiji Ozawa, and Simon Rattle, and pianists such as Pierre-Laurent Aimard, Leif Ove Andsnes, Alfred Brendel, and Christoph Eschenbach. In the past few years he has performed throughout Europe and in the United States, Asia, and Australia.

Since his operatic debut at the Salzburg Festival in 1997, Matthias Goerne has sung at the world's leading opera houses, including the Royal Opera House Covent Garden, the Teatro Real de Madrid, the Opéra National de Paris, the Vienna Staatsoper, and the Metropolitan Opera New York. His carefully selected repertoire ranges from Papageno (*Die Zauberflöte*) and Wolfram (*Tannhäuser*) to the title roles in Berg's *Wozzeck*, Hindemith's *Mathis der Maler*, and Aribert Reimann's *Lear*.

Most of his recordings have won awards from the international press.

From 2001 until 2005 Matthias Goerne was honorary professor of song interpretation at the Robert-Schumann-Hochschule in Düsseldorf. In 2001 he was elected an honorary member of the Royal Academy of Music in London.

Der gebürtige Weimarer **Matthias Goerne** studierte bei Hans-Joachim Beyer in Leipzig, bei Elisabeth Schwarzkopf und Dietrich Fischer-Dieskau.

Mit seiner warmen, geschmeidigen Baritonstimme und seinen tiefgründigen Interpretationen hat sich Matthias Goerne international höchstes Ansehen erworben. Er ist regelmäßiger Gast der renommiertesten Festivals und Konzertsäle: Carnegie Hall, Wigmore Hall, Mailänder Scala... und arbeitet mit führenden Orchestern und Dirigenten wie Valery Gergiev, Lorin Maazel, Seiji Ozawa und Simon Rattle zusammen und mit Pianisten wie Pierre-Laurent Aymard, Leif Ove Andsnes, Alfred Brendel und Christoph Eschenbach. In den letzten Jahren ist er in ganz Europa, den Vereinigten Staaten, Asien und Australien aufgetreten.

Seit seinem Operndebüt bei den Salzburger Festspielen 1997 war Matthias Goerne auf den bedeutendsten Opernbühnen der Welt zu Gast, am Royal Opera House Covent Garden, am Teatro Real Madrid, an der Pariser Oper, der Wiener Staatsoper und der Metropolitan Opera in New York. Das Spektrum seiner sorgfältig ausgewählten Rollen reicht von Papageno (*Zauberflöte*) und Wolfram (*Tannhäuser*) bis zu den Titelrollen in Alban Bergs *Wozzeck*, Hindemiths *Mathis der Maler* und Aribert Reimanns *Lear*.

Die meisten seiner Einspielungen sind von der internationalen Kritik mit Preisen ausgezeichnet worden.

Von 2001 bis 2005 unterrichtete Matthias Goerne als Honorarprofessor für Liedgestaltung an der Robert-Schumann-Hochschule in Düsseldorf. Seit 2001 ist er Ehrenmitglied der Royal Academy of Music London.



Né dans une famille illustre de musiciens suisses, **Andreas Haefliger** grandit en Allemagne avant d'étudier à la Juilliard School de New York. Il est très vite engagé par des formations de premier plan, aux États-Unis (orchestres de New York, de Los Angeles, de Cleveland, de Boston, de Pittsburgh, de Chicago, de San Francisco) mais aussi en Europe (Orchestre royal du Concertgebouw, orchestres philharmoniques de Rotterdam et de Munich, Deutsches Symphonie Orchester Berlin, Budapest Festival Orchestra, Orchestre de Paris, London Symphony Orchestra, Philharmonia, Orchestre symphonique de Vienne). Parmi les festivals où il s'est produit, citons Lucerne, Salzbourg, les Wiener Festwochen ou les BBC Proms.

Ces dernières années, l'axe principal de ses récitals et enregistrements en soliste est formé par le cycle "Perspectives" qui juxtapose l'intégrale pianistique de Beethoven avec des œuvres d'autres compositeurs tels que Mozart, Schubert, Bartók, Brahms, Janáček, Schoenberg ou encore Ligeti. Il donnera de nouveaux récitals autour de ce thème au Wigmore Hall de Londres ainsi que dans d'autres salles prestigieuses.

Andreas Haefliger est également un chambriste très recherché qui compte parmi ses partenaires réguliers les barytons Matthias Goerne et Markus Werba, les quatuors Takács et de Tokyo ou son épouse, la flûtiste Marina Piccinini. Il a enregistré pour Sony Classical, Decca et Avie.

Born into a distinguished Swiss musical family, **Andreas Haefliger** grew up in Germany and studied at the Juilliard School in New York. Engagements with leading orchestras followed swiftly, among them the New York and Los Angeles Philharmonics, Cleveland Orchestra, Boston, Pittsburgh, Chicago and San Francisco Symphony Orchestras in the USA, and the Royal Concertgebouw, Rotterdam Philharmonic, Munich Philharmonic, Deutsches Symphonie Orchester Berlin, Budapest Festival Orchestra, Orchestre de Paris, London Symphony Orchestra, Philharmonia, and Vienna Symphony Orchestra in Europe. He has appeared at such festivals as Lucerne and Salzburg, the Wiener Festwochen, and the BBC Proms.

The focus of his solo recitals and recordings in recent years has been the 'Perspectives' series in which he performs the complete piano works of Beethoven alongside works by other composers including Mozart, Schubert, Bartók, Brahms, Janáček, Schoenberg, and Ligeti. He will give further recitals on this theme at the Wigmore Hall and other leading venues.

Andreas Haefliger is also much sought after as a chamber musician, whose regular partners include the baritones Matthias Goerne and Markus Werba, the Takács and Tokyo Quartets, and his wife, the flautist Marina Piccinini. He has recorded for Sony Classical, Decca, and Avie.

Andreas Haefliger, Sohn einer berühmten Schweizer Musikerfamilie, ist in Deutschland aufgewachsen und hat an der Juilliard School in New York studiert. Er trat schon bald als Solist mit führenden Orchestern der Vereinigten Staaten und Europas auf, u.a. mit dem New York und dem Los Angeles Philharmonic Orchestra, dem Cleveland, Boston, Pittsburgh, Chicago und San Francisco Orchestra, dem Königlichen Concertgebouw-Orchester, den Rotterdamer und den Münchner Philharmonikern, dem Deutschen Symphonie Orchester Berlin, dem Budapest Festival Orchestra, dem Orchestre de Paris, dem London Symphony Orchestra, dem Philharmonia Orchestra und den Wiener Symphonikern. Unter seinen Festivalauftritten sind zu nennen: Luzern, Salzburg, die Wiener Festwochen und die BBC Proms.

In den letzten Jahren konzentrierte er seine Recital- und Aufnahmetätigkeit auf die Reihe „Perspectives on Beethoven“, die das Klavierschaffen Beethovens mit Werken anderer Komponisten wie Mozart, Schubert, Bartók, Brahms, Janáček, Schönberg und Ligeti kombiniert. Weitere Recitals mit dieser Thematik in der Wigmore Hall und in anderen renommierten Konzertsälen werden folgen.

Andreas Haefliger ist auch ein gefragter Kammermusikpartner und er pflegt eine regelmäßige Zusammenarbeit mit den Bariton Matthias Goerne und Markus Werba, dem Takács und dem Tokyo String Quartet wie auch mit seiner Ehefrau, der Flötistin Marina Piccinini. Er hat für Sony Classical, Decca und Avie aufgenommen.



harmonia mundi s.a.

Mas de Vert, F-13200 Arles © 2013

Enregistrement janvier 2012, Teldex Studio Berlin

Direction artistique : Martin Sauer

Prise de son et montage : René Möller, Teldex Studio Berlin

© harmonia mundi pour l'ensemble des textes et des traductions

Photos : Marco Borggreve

Page 1: *Martha Griebler* (du livre Franz Schubert-Zeichnungen)

© Verlag Bibliothek der Provinz, Weitra

Maquette Atelier harmonia mundi

harmoniamundi.com

HMC 902141